

Quand la fausseté du monde délire

Stefan Psenak, *Pour échapper à la justice des morts*, Hearst, Le Nordir, 1994, 61 pages

Andrée Lacelle

Number 77, May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacelle, A. (1994). Review of [Quand la fausseté du monde délire / Stefan Psenak, *Pour échapper à la justice des morts*, Hearst, Le Nordir, 1994, 61 pages]. *Liaison*, (77), 42–43.

Quand la fausseté du monde délire

Écriture en contrastes constants

Stefan Psenak, *Pour échapper à la justice des morts*, Hearst, Le Nordir, 1994, 61 pages.

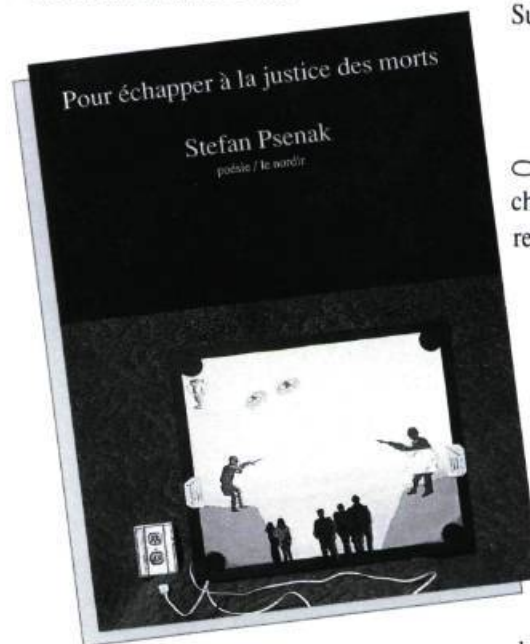
Grand séisme de la vie, de la mort. Transit déstabilisant de l'impasse amoureuse. Pour conjurer l'atroce douleur d'une apocalypse intérieure, le poète exhorte au renouvellement des forces vives, en touchant ce fond de vérité, le véritable poids des choses, seule voie praticable pour remettre sur les rails une âme à la dérive. Car l'amour déchu a la puissance d'une fin de monde : anéantissement et résurgence. « Il n'y aura de crépuscule qu'au fond de nos jougs écarlates. » Et encore : « Il te faudra me tuer sans cesse pour recréer le premier instant. »

Voici une écriture en contrastes constants, évoquant une surcharge de la précarité humaine, et sous-jacent, le paradoxe oppressant qui oppose et soude à la fois, la brièveté de la vie et la colossale expérience de l'amour : « nous cesserons d'être / bien avant l'odeur dissoute de l'amour / sur nos peaux (...) aussi le pardon cédera-t-il aux faux-fuyants des origines ».

Une tension vers la pureté, présente partout dans ce recueil, rappelle l'innocence lacérée et pose la question : comment guérir de ce désarroi ? Psenak fait allusion à Sisyphé et Atlas, ces porteurs de fardeau, courageux, lucides, solitaires, assumant pleinement la condition de l'être humain toujours en lutte. Dans cette perspective d'une vie mutilée en quête de purifications intérieures, le poète évoque le péché qu'il redéfinit : la faute suprême serait l'indifférence. À signaler la présence, dans ces textes, de l'empreinte

judéo-chrétienne : entre autres, Caïn et Abel, le repentir, l'acte de contrition, l'hostie, le péché mortel, le chemin de la croix. Il y a aussi l'amour-supplice, la femme-bourreau ; ainsi dans ces vers : « un mot de toi dans une langue étrangère / me décapitera » ; et plus loin, « nous ne laisserons nos mères nous occire que s'il le faut vraiment ». Stefan Psenak exprime la douleur, dans une langue heurtée, dépouillée, avec au détour de la métaphore, à peine une lueur qui vacille.

Toujours le mal obsédant, et ce besoin de quelque chose qui ne soit pas de ce monde. « Car avant de boire le vin /



nous devons inventer l'ivresse » : face à la responsabilité de « ne pas échapper à sa nudité », de ne pas succomber à l'étouffement de la conscience, à l'envie de tout abandonner, l'être humain doit faire front avec la vie, en dépit de l'absurde rapport qui le relie au monde. *Pour échapper à la justice des morts*, il importe de construire le temps et l'espace, et « la fureur du poème » est la

réponse du poète bâtisseur. Car en fait, ce n'est pas le poète qui délire, mais plutôt la fausseté du monde : « je comprendrai à mon réveil / que le délire est un contrat social ». Et on pense à ce mot de Camus : « Cette histoire nous concerne tous ».

ANDRÉE LACELLE

Lieux d'érosion et de solitude

Odette Parisien, *On entend toujours la mer*, Sudbury, *Prise de parole*, 1993, 111 pages.

L'effusion se fige. Halte contemplative où cohabitent berceement et frisson. Comment chasser l'ennui profond ? Dans le temps retrouvé de l'enfance thésaurisée :

je le jure maintenant
l'ennui en carosse
traverse l'enfance

et dans l'immobile et tangible ennui, quand

la femme tisse l'absence
longueur blanche des jours.

Au-delà des réminiscences sensorielles de l'enfance et de l'acuité de l'expérience ultérieure, *On entend toujours la mer* livre en gisements raréfiés, des états de vie invitant au recueillement.

Dans ce désir de pénétrer jusqu'au secret de l'enfance dépositaire du « moi profond », l'auteure dépeint, à certains moments, émoi et trouble, dans une forme ciselée à l'excès, si l'on peut dire, car suivant le plan où on se place, certains dis-

Une écriture émaillée de trouvailles

Margaret Michèle Cook, *Envers le jour*, Hearst, Le Nordir, 1993, 78 pages.

Une voix soliloque. Une voix elliptique qui découpe l'air et l'humeur d'une conscience solaire. Chez Margaret Michèle Cook, dès le premier poème, la page blanche devient «Rouge Page». En fait, le rouge ouvre et ferme ce recueil. En effet, le dernier vers du dernier poème se lit comme suit :

Mademoiselle sort rouge
D'un stylo noir.

Un rouge libérateur, assumant le défi du jour à la conquête du moi. Mais le pouvoir vitalisant de la couleur enfouie profondément n'est que puissance latente :

Je contiens le dragon fragile
se blessant
se perdant
dans l'éclatant soleil éclaté.

Après Rilke, dans *Lettres à un jeune poète*, Cook redit, à sa manière, que le dragon est d'abord en soi.

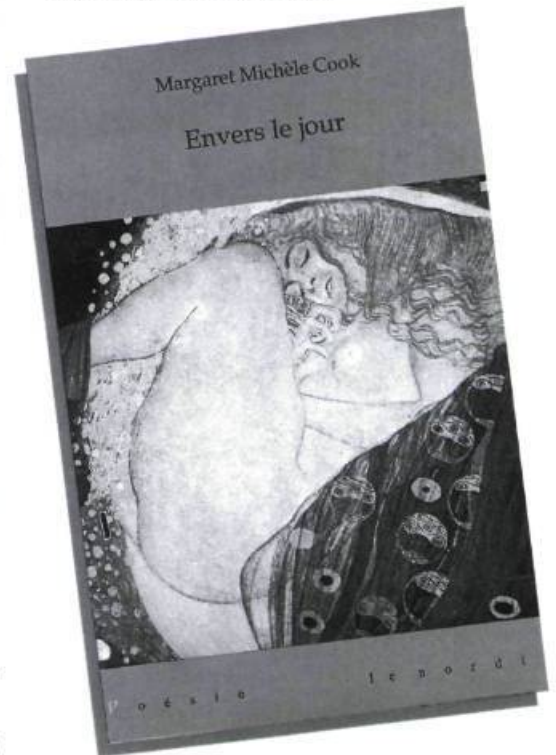
La table des textes propose une architecture spatio-temporelle de l'acte créateur : cinq volets avec titres et sous-titres qui voilent et dévoilent le réel : *Avancée / Création, Blessures d'à côté / Maintenant, À la suite du soleil / Avant, Dehors est blanc / Toujours, Reprise / Ensuite*. Il y a dans ces textes quelque chose de volatile, un sentiment d'inconfort, une distance jamais franchie, une pudeur parfois féconde. Par ailleurs, la poète esquisse finement un portrait du lecteur, ce tendre anonyme :

Celui qui n'écoute
Qu'avec cette oreille disloquée
Qui ne sait où il va et se penche
un peu de mon côté.

Et le geste créateur prend forme fugace dans le tarissement improbable de sa source : « Joue sur ces trois notes / Épuise-les à ta splendeur (...) Perds jusqu'à reconstituer le cercle »; et plus loin : « L'éclair de l'image reprend son

chemin / dans l'instant fragile ». Beaucoup de dissonances dans cette écriture émaillée de trouvailles pleines d'absence, à la cadence télégraphique. Solitude solaire, moments d'aube et paix floconneuse : « Et les flocons de neige trébuchent / comme mes pensées dans ma maison. »

Forces tuées de la bête fabuleuse. Le dragon, comme on le sait, ne



présente pas seulement des aspects négatifs; il symbolise aussi le Verbe créateur, la puissance de manifestation lorsque, selon le mythe, il crache l'Œuf du monde. Dans *Envers le jour*, clairsemé, de loin en loin, le mot est site et paysage : les toits de Paris, les musées de Vienne, les rues de Prague, « un hêtre endormi / d'ici ». Les poèmes de Margaret Michèle Cook obéissent à la marche du soleil, ciblant « ici ou là », l'axe de destinée, sur fond rouge diurne, avec à l'avant-plan, un présent virtuel, cruellement douillet.

ANDRÉE LACELLE

cernent un défaut là où d'autres voient une qualité. Ces poèmes, construits à la règle et au compas, présentent le danger de masquer le souffle premier jusqu'à en perdre l'origine, peaufinant parfois l'image au détriment de la pulsion. À cet égard et peut-être en contre-poids, Odette Parisien fait preuve d'une vigie constante quant à la valeur du mot. En effet, à maintes reprises, l'auteure s'interroge sur le mot, sa nature, son mouvement, sa fin : « aurais-tu oublié / les mots prêts à dire (...) si fragiles les mots / joués aux dés des ombres (...) les lettres ne se touchent plus / dans la chaleur des doigts ».

Toujours dans l'univers de l'enfance, cette fois celui du cirque, la poète funambule frôle les périls du jeu d'équilibre :

en équilibre
sur la corde tendue
l'ombre d'Elvira



se fait et se refait
au-dessous
l'instant vertical.

D'ailleurs souvent dans cette poésie, on devine un élan doté étrangement d'une patience altière mue par un imaginaire nostalgique : « à la cime des arbres / chantonnent les nids d'autrefois ».

Entre la volonté de fixer l'éphémère et le rêve d'un lieu où tout se répond, ces poèmes sont avant tout lieux d'érosion et de solitude : « pluies neiges et rafales / sur la vague / glacent les mots (...) l'ennui assèche les rochers ». Et comme rien n'arrête le flux et le reflux des vagues, « les mots restent cachés / je recommence ». Lisses et polis ou rugueux et striés, agates, galets disent qu'il existe une beauté antérieure qui repose sur l'immobilité, et dans la conque chante le ressac de nos mers intérieures. Citons ce mot né d'un retour salvateur à l'enfance par le chemin des mots, et qui clôt le recueil : « et sur la plus haute branche s'ouvrent / là où le vent tourne les feuilles / l'envers et l'endroit du poème ».

ANDRÉE LACELLE